

DESTINS EXTRAORDINAIRES

Michel Quint



# Sarah Bernhardt, le garçon manqué

*roman*

LE NOUVEAU ROMAN JEUNESSE  
DE L'AUTEUR DU BEST-SELLER  
EFFROYABLES JARDINS

L E D U C . S  
J E U N E S S E

DESTINS EXTRAORDINAIRES

# Sarah Bernhardt, le garçon manqué

En mars 1900, alors qu'elle attend d'entrer en scène, costumée en homme, pour la première de *L'Aiglon*, Sarah Bernhardt se souvient d'événements de son enfance, un rôle d'ange et la rencontre d'un militaire, qui ont suscité sa vocation de tragédienne et son envie de rôles masculins. Son destin de garçon manqué.

Décrite par la sensibilité de Michel Quint, voici l'enfance passionnante de celle qu'on surnommait « La Divine ».

*Michel Quint, né en 1949, a étudié les Lettres Classiques avant d'obtenir une maîtrise d'études théâtrales. Il est notamment l'auteur d'Effroyables jardins.*

DANS LA MÊME COLLECTION



ISBN : 979-10-285-0467-0



7,90 euros  
Prix TTC France

9 791028 504670

design : agence-supernova.com  
RAYON : LITTÉRATURE JEUNESSE

LE D U C . S  
J E U N E S S E



© Leduc.s Jeunesse, une marque des éditions Leduc.s, 2017  
29 boulevard Raspail  
75007 Paris – France

ISBN : 979-10-285-0467-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Michel Quint

Sarah Bernhardt,  
le garçon manqué

Un livre illustré par David Pillet

L E D U C . S  
J E U N E S S E

## NOTE DE LA DIRECTRICE DE COLLECTION

***DESTINS EXTRAORDINAIRES*** c'est,

- Une collection écrite par
- des romanciers connus et reconnus
- qui se mettent dans la peau d'un enfant
- au moment où son destin bascule
- et où l'Histoire avec un grand « H » va, pour toujours, retenir son nom...

Parce que la grande « Histoire » commence presque toujours par une anecdote ou une rencontre, je me plais à croire que toi aussi lecteur, tu connaîtras à ton tour un ***DESTIN EXTRAORDINAIRE***.

Fabienne Blanchut

*À Aimé, mon petit-fils, né le 21 mai 2017.*



## Prologue

**J**e m'appelle Sarah Bernhardt, je suis tragédienne, j'ai cinquante-six ans. Je suis née en 1844. Tout à l'heure, sur la scène du théâtre parisien<sup>1</sup> qui porte mon nom et que je dirige, j'interpréterai un jeune homme de vingt et un ans. Napoléon II, duc de Reichstadt, roi de Rome, le fils de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. Le fils de l'Aigle. L'Aiglon. Et dans cette pièce, moi qu'on surnomme « l'impératrice du théâtre », j'ai l'étrange impression de jouer mon propre rôle. Au moins de mieux comprendre comment le cours de ma vie m'a menée mystérieusement à ce soir du 15 mars 1900, comme à une apothéose, un couronnement de ma carrière à l'aube d'un siècle neuf. La Terre entière est à mes pieds, les Amériques,

---

1. Aujourd'hui Théâtre de la Ville, place du Châtelet.

la Russie, les pays nordiques et l'Angleterre. Et pourtant j'ai peur.

Dans une demi-heure, le rideau se lèvera sur le premier tableau. La salle de mille places sera bruisante de surprise devant la beauté du décor : le salon de la villa de l'ex-impératrice Marie-Louise à Baden, près de Vienne. Les jardins sont visibles au fond, le mobilier est luxueux, les fleurs abondantes et de joyeuses dames déchiffrent une partition au piano. Nous sommes en septembre au paradis et, cet



automne, un enfant impérial y commence à mourir. Le souffle lui manque. Ainsi qu'autrefois, en ma toute jeunesse, il a failli souvent m'arriver de quitter ce monde, de ne plus pouvoir respirer, comment ne pas m'en souvenir ? À cet instant, je retrouve ma petite enfance, jusqu'aux jours qui ont décidé de mon existence. Assise à ma coiffeuse, mon maquillage terminé, mes pots de fards refermés, mes boucles domestiquées, imaginant mon cher Rostand<sup>1</sup>, au premier rang, moustache cirée, habit bien raide, un mouchoir aux lèvres comme une dame aux camélias<sup>2</sup> attendant le triomphe avec mauvaise humeur, je remonte lentement le temps. Mon uniforme blanc, celui que mon habilleuse m'aidera à revêtir pour les scènes où l'Aiglou tâche de ressembler à son père, est étendu sur mon canapé, veillé par les sphinx sculptés aux accouvoirs, comme un grand cadavre à la poitrine creuse. Napoléon II, l'Aiglou, fut éduqué à reconnaître l'uniforme, le grade, l'arme, la nationalité et l'homme

---

1. Écrivain, dramaturge et poète français. Sa pièce *Cyrano de Bergerac* l'a rendu très célèbre en 1897.

2. La dame aux camélias est un personnage d'Alexandre Dumas fils atteinte de tuberculose, qui portait souvent un mouchoir à ses lèvres à cause de cette maladie des poumons.

dessous. Cette tenue sera son suaire<sup>1</sup>. Et moi justement... Je suis autrefois presque morte à cause d'un couvre-chef et d'un uniforme !

Les souvenirs s'imposent... Bientôt j'aurai dix ans.



---

1. Le saint suaire est un grand drap dans lequel on a enveloppé le corps du Christ et qui a gardé son image.

## L'épreuve du feu

L'impression de solitude, pas encore de souffrance, m'étreint tout de suite. Je suis en nourrice dans une modeste chaumière blanche sur la lande proche de Quimperlé<sup>1</sup>. On parle autour de moi une langue, le breton. Je ne sais même pas m'appeler Sarah, je suis « Fleur-de-Lait » pour ma nourrice et le peu de gens qui me parlent. Déjà un nom d'emprunt, de personnage ! Le mari de ma nounou est faible, ses reins sont souvent douloureux, et il demeure dans son

---

1. Commune du département du Finistère en Bretagne.

lit bahut<sup>1</sup>, dos tourné à la pièce au sol de terre battue et à la table monumentale où l'on trempe la soupe<sup>2</sup> aux emplacements évidés pour être des assiettes creusées à même le bois dur. La grande cheminée est mon spectacle quotidien quand il fait trop mauvais pour courir la bruyère, dehors. Elle est comme une scène



---

1. Sorte de lit fermé par deux portes, comme une armoire , typique de la Bretagne.

2. « Tremper la soupe » signifie laisser des morceaux de pain s'imprégner de la soupe avant de les manger.

où dansent des flammes vives, ces filles du feu. Je suis toute jeunette et je m'évade déjà ainsi, peut-être pour retrouver, au-delà du brasier, ma mère en éternel voyage, mon père absent. Ma mère, Youle, a dix-neuf ans, elle est avec des messieurs riches et bien mis en Écosse, aux Pays-Bas, à Berlin, en Norvège, tout le monde l'aime mais elle m'oublie trop pour m'emmener là-bas, je le sens confusément. Mon père, je ne connais pas son âge ni même son nom. Nounou dit qu'il est en Chine.

— La Chine ? C'est plus loin que Quimperlé, nounou ? Moi aussi, plus tard, j'irai aux pays inconnus, je me ferai admirer, tout le monde m'aimera, n'est-ce pas, nounou ?

— Oui, Fleur-de-Lait.

Et puis ce jour de petit froid précoce arrive où nounou doit aller ramasser des pommes de terre à la place de son monsieur tout perclus, immobilisé au lit, où elle croit m'emprisonner en sécurité dans une chaise haute, barricadée par la tablette que je ne peux écarter sauf à ôter une clavette<sup>1</sup>. Bien sûr, aussitôt que

---

1. La clavette est une cheville de bois qui sert à ajuster ensemble deux éléments mobiles.



nounou est loin, qu'elle a ravivé et alimenté le feu, je retire la cheville et je prends mon élan ! Et tout bascule : je suis projetée dans les flammes. Alors je hurle, je cours à grimper aux murs, tant et si bien que le pauvre mari de nounou est aux cent coups<sup>1</sup>, tente de

---

1. « Être aux cent coups » signifie être bouleversé.

se lever, hurle plus fort que moi jusqu'à faire accourir quelqu'un du voisinage. Je revois la porte s'ouvrir, une silhouette en sabots me prendre à bras-le-corps et me plonger dans le seau de lait posé sur la table. Je serai Fleur-de-Lait définitivement.

Ensuite, toute ma peau ou presque garde la douleur de la brûlure, on me tartine de beurre frais. On a prévenu ma mère, toutes mes tantes. Maman, avec le renfort de mes tantes, Rosine surtout, qui n'a pas vingt ans et que j'adore, arrive de Bruxelles, accompagnée comme pour une armée en campagne d'une belle société, d'un baron, d'un médecin qui approuve le traitement par le beurre et prescrit de le poursuivre. On m'inonde de joujoux, de bonbons, on forme des vœux pour ma guérison. Et plein de beaux messieurs, sous prétexte de me venir visiter, accourent déposer leurs hommages aux pieds de ces deux saintes femmes éplorées. Ils sentent l'odeur du beurre sur leurs doigts quand ils s'inclinent pour le baisemain et demeurent, les yeux posés sur moi, à soupirer près d'elles qui m'oublient, à peine vêtue, sur un coussin comme un nouveau-né, avec petit à petit, sous les tartinages, une peau lisse, par miracle

sans cicatrices, et rose. L'envie d'être admirée me vient à cette époque, j'en suis sûre.

\* \* \*

Juste à cet instant, comme je tâche de retrouver la mémoire des souffrances d'alors, on vient me prévenir à voix basse qu'on lève le rideau dans vingt minutes. Et le charme se rompt, je reviens aux bruits, aux relents de poussière, de planches sèches, de fard gras, aux impatiences de la salle derrière le rideau, maintenant. Bien, bien, mais qu'on me laisse en paix le plus longtemps possible. S'il vous plaît...

## Naissance d'une tragédienne

Comme un membre amputé se réveille, des douleurs fantômes me reviennent maintenant. Celles de l'autre fois où je me suis jetée d'un arbre dans le jardin de la pension où l'on m'avait mise à Auteuil, parce qu'on m'en retirait pour m'envoyer au couvent, juste comme je commençais de m'y accoutumer, d'y nouer des débuts d'amitié. Encore une fois j'ai été malade, pulmonaire, soignée par ma tante, mon oncle, mais ma mère n'est pas venue à mon chevet. Elle était malade aux Pays-Bas... Ou bien... Enceinte ? Oh oui, à la vérité j'avais peur qu'elle n'en revînt avec la petite

sœur qu'elle m'avait annoncée et je lui avais dit :  
« J'aime pas les filles ! »

Je serais bête de voir, dans cette réplique qui sonne encore à mon souvenir un premier signe de mon goût pour les rôles masculins. Mais s'accomplit autre chose dans les quelques mois de cette pension où, trop solitaire encore, j'ai su lire et écrire, broder, m'éduquer aux tâches dévolues à la condition féminine. Je n'ai pas encore tout à fait dix ans. Je fais, et je le revis ce



soir, un autre pas vers ma vocation de tragédienne et mes opinions de femme. Certains jeudis, Mlle Colas, du Théâtre Français, vient nous dire des vers. Je la revois, blondinette limpide, nous déclamer Racine. Elle est douce, voix grave et posée, articulation parfaite, nous parle de Rachel<sup>1</sup>, la grande tragédienne, qu'elle côtoie sans cesse, nous dit qu'au Français<sup>2</sup> aussi les comédiens sont comme nous : pensionnaires ! Et c'est un honneur de faire partie de la maison de Molière avec ce titre ! On dit : elle est pensionnaire au Français ! Notre condition nous en paraît adoucie, presque enviable puisque nous avons des sœurs en captivité qui sont fières de leur sort, et parmi elles la grande Rachel ! Il paraît que cette demoiselle Colas s'est jetée sous les pieds des chevaux de Napoléon III pour faire gracier son frère condamné pour complot, ainsi qu'on le chuchote dans la pension.

Nul ne connaît parmi nous le résultat de cette entreprise, sinon que Mlle Colas est intacte, qu'elle est sur scène chaque soir. Mais certainement à cause

---

1. La « grande Rachel » est une tragédienne légendaire, morte à trente-huit ans en 1858, qui a révolutionné la façon de jouer les « Classiques ».

2. Le Français est une façon familière de désigner la Comédie Française.

de cette fragile petite dame, je mets le désordre au dortoir pour imiter sa déclamation. Je chuchote Athalie, Andromaque, Phèdre, des héroïnes tragiques de Racine, trop hautes pour moi, et puis le verbe déborde, je tâche de prendre les intonations graves de Mlle Colas, mes condisciples se moquent, je bondis sur leur lit, les écharpe avec des fureurs d'héroïne de mélodrame. On arrive, on me punit et je suis heureuse d'être au centre de tout.

\* \* \*



Le régisseur me montre quinze doigts, encore. Mon retour vers autrefois n'a donc duré que le temps d'un éclair, d'un rêve éveillé. Il me semble pourtant que la salle respire plus fort, comme une harde, un troupeau impatient avant la ruée... Quelle est ma première réplique, scène 8, à mon entrée ? Ah oui :

— Je demande pardon...

Et puis je vois le petit Scheller, qui joue Tiburce de Lorget. Fier militaire prêt à entrer dès le début de la pièce. Il est à se concentrer, à attendre au bord des coulisses avec les dames qui sont en scène au premier tableau et la pâleur de leurs robes est soulignée par le bleu roi de son uniforme.

L'uniforme !

J'ai été aux anges quand il a fallu m'en tailler un pour entrer au couvent à mes dix ans ! La tante Rosine, une cousine aussi, je crois que tout le monde s'y est mis, et je sautais de joie à voir mon nom brodé en rouge, affiché, afin que toutes et tous sachent qui j'étais. Même si j'étais aussi un numéro, le 32. Un nombre terne, anonyme que j'ai tout de suite haï et ne suis pas parvenue à oublier. Si au moins il avait

*Michel Quint*

comporté un 1 ! Je me serais contentée d'un 121, d'un 91. Mais être la seconde de la troisième dizaine, mes boyaux s'en tordaient. Malgré cela, c'est au couvent, dans cet endroit de recueillement que va définitivement se nouer mon avenir de comédienne !

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Sarah Bernhardt, le garçon manqué

Destins extraordinaires

Michel Quint



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S  
J E U N E S S E